



L'ours en peluche est très généralement la première étape de la reconnaissance des morphologies animales. (GETTY IMAGES)

# Notre rapport à la nature expliqué par la peluchologie

**PSYCHOLOGIE** Une équipe française a interrogé 11 000 personnes pour esquisser un portrait-robot de l'ours en peluche idéal. Elle montre que ces jouets ont peu à voir avec les espèces qu'ils représentent. De quoi interroger le rapport à la nature que cela peut engendrer

DENIS DELBECQ

Pour beaucoup d'enfants, le premier contact avec un animal sauvage ne se fait pas au sein d'un espace naturel, mais dans l'ambiance douillette d'une chambre: c'est bien souvent un oursin, la star des peluches, qui symbolise les premières esquisses de notre relation à la nature. Mais celle-ci n'est elle pas faussée quand ces doudous ne ressemblent pas à l'espèce qu'ils sont censés représenter?

C'est à cette question complexe qu'un groupe d'écologues et de psychologues du CNRS et des Universités de Montpellier et d'Aix-Marseille tente de répondre. Bienvenue dans le monde de la «peluchologie», une discipline tout ce qu'il y a de plus sérieuse – elle est même étudiée à l'Université de Montpellier! Le site de l'université abrite d'ailleurs NounOURS, une banque de données d'images de peluches alimentée par les internautes.

En août dernier, ces scientifiques ont publié dans *The Journal of Positive Psychology* les résultats d'une vaste enquête en ligne, qui s'appuie sur le témoignage de 11 000 personnes, âgées de 3 à 92 ans. Au total, 436 images d'ours en peluche leur ont été présentées, afin d'analyser et de synthétiser le ressenti qu'elles provoquent. «Nous avons demandé aux participants d'évaluer la beauté des peluches, leur pouvoir réconfortant et leur capacité à susciter une envie de les protéger», résume l'écologue Nicolas Mouquet, chercheur CNRS à l'Université de Montpellier, coauteur de cette étude. Nous leur avons aussi demandé s'ils avaient un doudou quand ils étaient enfants et ce qu'il représentait.»

## Douceur, beauté, formes rondes sont plébiscitées

A cette question, 66% des participants ont répondu positivement. Il s'agit d'animaux dans plus de huit cas sur dix, avec une prédominance des ours (45% des doudous), loin devant le lapin (13%) et le chien (7%). L'étude constate que notre envie de chouchouter repose d'abord sur la douceur suggérée par les images de peluches, sur leur caractère juvénile, mais aussi sur leur beauté et leur couleur.

D'une manière générale, adultes et enfants affichent des goûts proches. Mais ces derniers ont plus d'attrance pour les oursins colorés.

Fort de ces résultats, le groupe de scientifiques a analysé ces centaines d'images, pour déterminer leur ressemblance avec les onze espèces et sous-espèces d'ours que l'on rencontre dans la nature. Les chercheurs ont pour cela établi une vingtaine de critères morphologiques, comme la longueur du visage, le diamètre du museau et des yeux, le tour de taille, la longueur relative des pattes avant et arrière etc. De même, ils ont quantifié l'hétérogénéité des couleurs. Tous les animaux, vrais et faux, ont ainsi été «car-

tographiés», en tenant aussi compte de la popularité de chaque peluche déterminée par l'enquête en ligne. Les résultats viennent d'être publiés dans la revue *BioScience*.

## «Avec l'urbanisation galopante, la connexion avec la nature passe de plus en plus par les objets et les images qui la représentent»

NICOLAS MOUQUET, CHERCHEUR CNRS À L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

Il ressort de ces travaux que les peluches affichent des caractéristiques morphologiques ainsi que colorimétriques très éloi-

gnées de celles des vrais ours – lesquelles sont assez proches d'une espèce à l'autre. «D'ailleurs, les ours réels peuvent véhiculer une image plutôt effrayante», note Nicolas Mou-

quet, qui a coordonné cette seconde étude. Une photo de grizzly debout n'a en effet rien de rassurant!

Seul le panda fait exception. «Peut-être est-ce parce que ses deux taches noires sur la face donnent l'impression qu'il a de grands yeux – ce qui n'est pas le cas. Son poil est soyeux et ses traits plus juvéniles que ceux des autres ours. Cela lui confère un statut particulier: ses représentations sous forme de peluche ou de logo (celui du Fonds mondial pour la nature, le WWF) en font d'ailleurs un fort ambassadeur pour la conservation de l'espèce.»

Un favoritisme que l'on retrouve aussi chez les poissons qui vivent dans les récifs coralliens. En 2024, le groupe de Nicolas Mouquet avait constaté la même chose en soumettant aux internautes des images de

2000 de ces espèces, puis en analysant des millions de tweets et les bases de données de littérature scientifique. Il en ressortait que l'attention du public – et des chercheurs – se concentre surtout sur des espèces de valeur commerciale et/ou emblématiques, comme le poisson-clown. Or les poissons «moches», les gobies par exemple, ont un rôle écologique essentiel et sont particulièrement vulnérables à la dégradation de leur environnement. Et s'il existe de nombreuses peluches de «Nemo», popularisées par le film des studios Disney, on ne trouve pas de doudous en forme de gobie. Qui en voudrait?

## Les peluches faussent-elles notre relation à la nature?

«On sait que c'est entre zéro et 3 ans que se développe notre univers affectif, notre relation aux autres et à notre environnement», rappelle Nicolas Mouquet. Les enfants qui ont grandi dans un cadre proche de la nature ont-ils une conscience plus fine de ce qui les entoure? «Sans doute, mais avec l'urbanisation galopante – 55% des humains vivent désormais en ville et ce taux va grimper à 70% d'ici à 2050 –, la connexion avec la nature passe de plus en plus par les objets et les images qui la représentent. Or la vision idéalisée véhiculée par les peluches, les livres pour enfants ou les dessins animés se focalise sur quelques espèces, très souvent des mammifères, et une représentation anthropomorphisée qui caricature la biodiversité. Nous présentons des stéréotypes simplifiés sur lesquels une majorité des enfants construiront leur représentation de la nature.»

Est-ce à dire que cela prépare des générations qui n'auront pas d'empathie pour la nature et la biodiversité? «Nous n'en savons pas assez pour conclure, c'est pour cela que nous préparons une vaste enquête, indique Nicolas Mouquet. Nous interrogerons bien sûr les gens sur leurs doudous, mais aussi sur les lieux de leur enfance, leurs contacts avec la nature au travers des jeux et des livres, et tenterons ensuite de dégager des corrélations avec leur niveau d'empathie pour la nature.»

# Oublié au point de ne plus avoir de nom, le fuliaco ressuscite dans le vignoble de Fully

**RAISIN** Promis à une mort certaine, ce vieux cépage blanc valaisan a été réécupéré en extrême. Ne correspondant à aucun cépage connu, il a fallu le baptiser. Et c'est le nom historique de la commune de Fully, dans laquelle il a été redécouvert, qui a été choisi

GRÉGOIRE BAUR

La liste des cépages indigènes valaisans s'allonge. Aux arvine, amigne, rouge du pays (plus connu sous le nom de cornalin), humagne rouge et autre lafnetscha, s'ajoute désormais le fuliaco, du nom historique de Fully. C'est dans cette commune jouxtant Martigny, connue notamment pour ses petites arvines, qu'il a été redécouvert, alors qu'une mort certaine l'attendait. Et comme pour la grosse arvine, autre cépage patrimonial valaisan ressuscité, la renaissance de ce cépage blanc est due au vigneron Olivier Pittet.

«J'ai toujours été attaché au patrimoine, qu'il soit bâti ou agricole», précise le Vau-

dois, installé en Valais. Il assure que ses découvertes ne sont pas dues au hasard, mais sont le fruit d'un long travail de recherche. L'histoire du fuliaco contient tout de même une petite part de chance. En 2007, au centre de Branson (l'un des villages de la commune de Fully), Olivier Pittet repère une treille de vigne dont il ne peut identifier le cépage. Il en soumet donc un échantillon à l'ampélogogue et généticien de la vigne José Vouillamoz. «J'ai pu certifier qu'il ne correspondait à aucun cépage connu», écrit-il dans la réédition revue et augmentée de son ouvrage *Cépages suisses. Histoire et origines*, disponible dès ce jeudi 25 septembre en librairie. José Vouillamoz émet toutefois l'hypothèse qu'il «pourrait éventuellement s'agir d'un croisement naturel entre la réze et l'humagne ou entre la grosse arvine et l'humagne».

Mais retrouver un seul plant au cœur d'un village ne permet pas de témoigner d'une culture ancestrale perdue. Ce cep pourrait être une simple anomalie, sans importance.

Les mois passent. Et c'est en explorant le vignoble fullierain, à la recherche de ceps de grosse arvine – cépage qu'il a découvert au Centre de recherche viticole de Caudoz à Pully, propriété de l'Agroscope – qu'Olivier Pittet découvre d'autres ceps, identiques à celui de 2007, dans différents lieux de la commune de Fully. La perspective change. «La découverte de plusieurs plantes dans des vignes géographiquement distantes apporte la preuve d'une culture historique de ce cépage», appuie José Vouillamoz. Qui ajoute: «Il s'agit d'un véritable vieux cépage valaisan, qui était cultivé à Fully, mais on ne sait pas sous quel nom.»

## «Un bon vigneron peut le maîtriser»

La bataille pour sa sauvegarde commence. Il faut aller vite, car Olivier Pittet sait que ce patrimoine viticole peut se perdre facilement. Il en a eu la preuve avec la grosse arvine, dont un quart des ceps a disparu en deux ans en raison de l'arrachage d'une vigne de petite arvine dans laquelle se trou-

vaient 15 ceps de grosse arvine. En 2010, le vigneron décide de planter ce cépage oublié dans l'une de ses parcelles, pour le faire ressusciter: 211 m<sup>2</sup> de ce qu'il appelle alors «réze-humagne», ayant retenu qu'il pouvait être né d'un croisement naturel de ces deux cépages. Trois ans plus tard, il vinifie son premier millésime: 54 litres.

## «Il faudrait des analyses ADN approfondies pour résoudre l'énigme»

JOSÉ VOUILLAMOZ, AMPELOGUE ET GÉNÉTICIEN DE LA VIGNE

«Les belles années, comme en 2015, j'arrive à 115 litres environ, les années plus chiches, comme 2025, je dépasse à peine les 50 litres», glisse le vigneron. Qui précise:

«C'est un magnifique cépage, avec tout de même quelques écueils de culture. Il est par exemple très pourrissable si la vigne est trop rigoureuse». Les anciens n'avaient-ils, dès lors, pas de bonnes raisons d'abandonner sa culture? «Je ne pense pas que ce soit des bonnes raisons, répond Olivier Pittet. Un bon vigneron peut maîtriser ces quelques inconvenances.»

Aujourd'hui encore la parenté du cépage n'a pas pu être précisée. «Il faudrait des analyses ADN approfondies pour résoudre l'énigme», souligne José Vouillamoz. Et comme il n'existait aucun nom officiel, il fallait lui en trouver un. C'est ensemble que José Vouillamoz et Olivier Pittet se sont mis d'accord et ont choisi fuliaco, village qui abritait déjà des vignes vers l'an mille, précise José Vouillamoz. En état de mort clinique il y a quelques années, ce cépage est aujourd'hui «presque sauvé de la disparition», selon Olivier Pittet. Presque, car il n'y a aujourd'hui «qu'une seule vigne dans le monde». La bataille n'est donc pas terminée. ■